

noir en l'absence des maîtres, et qui rivalise d'importance avec le garde-chasse et le piqueur.

Quelle vie tout à coup dans le vieux château solitaire ! Que d'ébats d'enfants sur la pelouse ! Que d'échos dans les cours sonores ! que de coups de fusils dans les bois ! Mais c'est le dimanche, qu'il faut voir et qu'il faut suivre la vie de château.

Toute la famille a repris dans l'église du village son banc de velours rouge. Derrière eux, comme bien vous pensez, la rustique assistance est distraite. On est ébahi des nouvelles toilettes parisiennes, des nouveaux domestiques, de la taille des jeunes seigneurs, qu'on n'a pas revus depuis l'année passée ; et le bon curé lui-même, faut-il le dire, ne laisse pas que de limer un peu plus son prône, ce jour-là !

Le soir, grand défilé de voitures dans l'avenue. C'est le sous-préfet, ce sont les notabilités et les fonctionnaires voisins, qui viennent faire leurs révérences intéressées : ce sont les fermiers qui viennent saluer le châtelain.

La grande avenue sablée, qui ne voit en hiver que des volées de grives et de corbeaux sauvages, crie maintenant sous la roue des voitures et sous le pied des passants.

De quelque calèche poudreuse et chargée de colis, descend une élégante invitée, un Parisien en quête de villégiature, un journaliste en congé, un artiste échappé au feu de la rampe. C'est la colonie fashionable qu'attend le maître de céans, dans le double but d'étaler son luxe de campagne et de se composer une petite cour.

Nous voici à la salle à manger. — Dites-moi, si ces grands bahuts ne font pas une fière mine, si ces dressoirs ne sont pas étincelants, si cette vaisselle armoriée n'est pas splendide, si ces boiseries ne font pas pâlir les mignardises dorées de nos restaurants en vogue !

Pour moi, je suis sourd à la conversation un peu allangui des convives, et ne fais nulle attention aux prouesses de leurs servants en livrée. Je ne vois que ces vastes corridors avec leurs trophées de chasse, ces salles hautes et retentissantes, ces superbes portraits d'ancêtres, bardés de fer, ou chamarrés à la Louis XIV, qui regardent passer d'un œil tranquille leur lointaine postérité. Car ils ne sauraient méconnaître leur demeure, tant elle a gardé de leur luxe et de leur mobilier.

Voici maintenant le crépuscule. Le parc allonge ses grandes ombres : le soleil ne dore plus que la cime des arbres et le sommet des tours. A ce moment, les domestiques ouvrent les fenêtres à tous les étages : la société se lève de table et se disperse librement.

Pendant que la châtelaine retient le vieux curé pour lui parler de sa chapelle et de ses pauvres, les uns s'enfoncent en causant intimement dans les allées fraîches, ou s'arrêtent près de la pièce d'eau. La pelouse voit les jeux des enfants et le piano est assiégé par les jeunes filles, qui y écorchent, de bonne volonté, quelques sonates, où, ce qui vaut mieux, y essaient leurs fraîches voix.

S'il y a un artiste, on lui fera fête. Tout s'effacera pour le produire ; tout se taira pour l'entendre, tout s'unira pour le supplier, le choyer, l'applaudir.

A d'autres jours ce sont de vrais concerts d'amateurs, préparés à l'avance et entremêlés de proverbes et de pièces comiques : puis des parties de canot sur la rivière : des chasses magnifiques, non plus avec le faucon du moyen-âge, mais avec les meutes frémissantes, les chevaux de luxe et l'incomparable élan du cor dans les bois...

Au sein de ces fortifiantes jouissances, et en face de cette belle nature, le grand seigneur français, se retrouve peu à peu lui-même. Il se repose des affaires, il oublie ses luttes, il refait ses forces pour de nouveaux combats.

S'il est mêlé à la politique, il l'étudie plus à loisir au fond de sa province et se met en communication plus intime avec ses électeurs. S'il est écrivain, le château sera pour lui une solitude féconde, où il arrivera avec des notes éparses et d'où il sortira, avec un livre achevé.

Qui ne sait ce qu'a été la vie de château, pour plusieurs de nos grands hommes, ce qu'elle a valu à la poésie d'un Lamartine, aux récits si dangereux et si beaux d'un George Sand, aux incomparables recherches de Montalembert sur le moyen-âge ? — Ce dernier a pris soin de nous le dire lui-même, dans les dernières pages de sa grande introduction aux *Moines d'Occident*.

« Que de fois, écrit-il, dans le silence des nuits, sous le toit du vieux manoir, où j'ai tracé ces pages, derrière de massifs in-folios, où sont enregistrés leurs actes, n'ai-je pas vu apparaître les saints de l'ordre monastique, les artistes et les grands hommes du passé ! — Mais pour mériter de telles apparitions et pour faire de tels livres, c'est surtout dans sa bibliothèque qu'il faut passer ses soirées, c'est la vie de château studieuse, qu'il faut mener.

Connaissez-vous rien de plus triste que le désert, la savane ou la lande ? N'êtes-vous pas d'avis, que leur immensité fait peur ? — On souffre, de voir tant de place vide, tant de terre inculte, tant d'horizons sans vie, et d'où la mort elle-même, ce semble, dédaigne de s'approcher. Ce qui manque, c'est la population, c'est l'homme : l'homme, sans lequel l'Eden, avec tous ses enivrements, paraîtrait désolé.

Mais sitôt que l'homme a paru, sitôt que la population a jeté sur la steppe, ses flots joyeux et actifs, la solitude fleurit, comme dit l'écriture, la bête fauve recule, la forêt livre passage et la terre entière se pare de ses plus

beaux ornements. — Alors le Far-West se peuple, Chicago s'élève, les grands lacs vont baiser le pied des villes étagées sur leurs bords... Quel succès ! dit-on : cette population ne fait qu'augmenter.

Un spectacle bien différent, c'est quand la population ne fait que décroître : spectacle que donnent en ce moment plusieurs nations de l'Europe : idée qui traverse seulement les esprits légers, comme un mauvais rêve ; mais qui mérite d'être étudiée à la loupe de la statistique et avec les commentaires des hommes spéciaux. On y trouve des leçons analogues à celles que vous avez si bien relevées vous-même, dans le fait de l'extinction des Indiens et de leurs tribus.

De tous les médecins qui se pressent au chevet des peuples malades, aucuns, selon moi, ne méritent autant de confiance que les statisticiens. C'est le résultat de leurs travaux, qu'il faut entendre : ce sont leurs conseils et leurs protestations qu'il faut méditer.

Les nôtres nous signalent, avec preuves, une notable décroissance de population. Mal endémique, invétéré, presque incurable : mal qui frappe moins l'imagination que la perte d'une province : mais qui tourne plus sûrement à la perte d'une nationalité.

Aveu pénible et douloureux ! Parmi les races qui peuplent non pas seulement l'Europe, mais les deux Amériques, celle qui habite cette magnifique contrée appelée la France, est la moins progressive, la moins favorisée dans son développement.

En 1801, étant donnée une population initiale de 27,349,103 habitants, l'accroissement annuel est de 251,684, soit 0.92 pour 100 habitants. Si nous descendons à 1866, la population initiale étant de 37,392,737, l'accroissement tombe à 135,097, soit 0.37 pour 100 habitants.

En se reportant à la seconde moitié du dernier siècle, on observe qu'à cette époque, il y avait environ 85 décès par 100 naissances, et 4.50 enfants par mariage. Or, dans la période la plus récente on compte 87.52 décès pour 100 naissances, et 3.32 enfants par mariage. Ainsi la population s'accroissait plus rapidement au dernier siècle que de nos jours.

Le rapport des mariages à la population se serait-il également affaibli ? Non : il s'est accru au contraire. Mais la fécondité des mariages déjà décroissante à cette époque, continue de diminuer ; et d'un autre côté, si au lieu de considérer la question au point de vue de la population générale, on l'envisage sous le rapport des adultes ou personnes *mariables*, on arrive à ce résultat que le nombre des célibataires, est de beaucoup plus élevé qu' alors.

En résumé, les caractères dominants du mouvement de la population en France, sont les suivants :

- 1o. Accroissement notablement moins rapide que dans le dernier siècle.
- 2o. Décroissance lamentable et incessante de la fécondité des mariages.
- 3o. Etat presque stationnaire du nombre des naissances dans une population accrue de 35 pour 100.
- 4o. Prolongation de la durée moyenne de la vie, expliquant l'accroissement du chiffre total de population.
- 5o. Enfin, marche progressive du nombre des *mariables*, le chiffre des mariages restant stationnaire.

On voudrait s'en tenir là. Car de tels faits sont par eux-mêmes assez pénibles à constater. Mais il y a sous les faits des causes encore plus tristes à faire connaître.

Les premières en vue, les moins dures à avouer sont celles que j'appellerai : économiques, sociales et administratives. Aujourd'hui, les peuples sont plus ou moins voués au Veau d'or. Ils ont pour culte, le bien-être ; pour objectif, non-seulement la conservation, mais l'accroissement de ce bien-être et la question qui nous occupe n'est pour la plupart qu'une question matérielle et de prévoyance. On craint de s'appauvrir en se donnant une famille trop nombreuse, et l'on préfère laisser un gros héritage, que beaucoup d'enfants.

D'un autre côté, il y a les vives et incessantes préoccupations résultant de l'instabilité de nos institutions politiques et nos révolutions. En prévision de quelque nouveau naufrage, on se soucie médiocrement de léguer à une nombreuse postérité, un avenir menaçant d'épreuves.

Un, deux enfants naissent. Le désir du père n'est pas de leur donner des frères et des sœurs, mais d'assurer à ces favoris une belle fortune, un riche mariage, une brillante position... — Pêrisse plutôt la France, pourvu que mon fils soit heureux et grand !

Le fils n'a garde de renier de si beaux principes. Il apprend de bonne heure que la longévité générale, ne lui permet pas de prévoir l'époque de l'ouverture de la succession paternelle ; et pour ne pas compromettre son bien-être actuel et ses jouissances, il retarde autant qu'il peut, son propre mariage.

S'il est pauvre, il sait qu'en France, l'assistance n'est obligatoire, ni pour l'Etat, ni pour la Commune et il s'agère volontiers sa misère à venir. Il songe au renchérissement formidable et continu du prix des principales subsistances, et il s'habitue à considérer les hommes mariés comme des forçats rivés à leur chaîne de famille.

Aussi constatons-nous l'élévation progressive de l'âge auquel l'homme se marie en France. Au siècle dernier, la moyenne était de 25 ans. Cette moyenne s'est élevée

de nos jours jusqu'à 31 ans. De là, une diminution inévitable de la durée de la fécondité.

Il n'est que juste d'observer que l'accroissement considérable et graduel des contingents militaires, n'a pas peu contribué à ce résultat. Grâce à l'interdiction du mariage pour le soldat sous les drapeaux, 600,000 hommes au moins se voient obligés d'attendre leur 30 ans pour contracter une alliance.

Encore une fois, ce sont des causes économiques et sociales, et comme un courant d'habitudes où la perversité individuelle n'a pas toujours la plus grande part. Mais il y a de plus et nous ne saurions omettre les causes morales.

Citons en première ligne, l'affaiblissement du sentiment religieux. Personne n'ignore combien la morale chrétienne réprouve les manœuvres propres à déjouer l'action de la nature dans le mariage. Eh bien, on a observé que la Bretagne et les départements de l'ouest, si remarquables au point de vue de la conservation de la foi, sont particulièrement prolifiques ; et des études comparatives faites dans d'autres pays ont établi une proportion parallèle et saisissante entre la décroissance de la population, et la décroissance de la communion pascale.

Que dire de l'extension révoltante de la prostitution et surtout de la prostitution occulte, la plus funeste de toutes ! N'est-ce pas celle qui atteint surtout dans les villes, les sources de la fécondité nationale ? N'est-ce pas elle qui amène l'abominable recrudescence des avortements et des infanticides !

Constatons les dossiers judiciaires. On frémit en prenant connaissance de ces pratiques odieuses destinées à détacher prématurément l'enfant du sein de sa mère : surtout quand on songe que ces pratiques sont pour tels médecins une véritable industrie, dont les bénéfices dépassent de beaucoup ceux de l'exercice légitime de leur profession.

Aujourd'hui l'alarme est donnée ; la justice se livre à des enquêtes rigoureuses ; le péril est signalé à tous. Puisse la France comprendre ses intérêts, et après tant de malheurs publics, consentir à faire quelque chose pour relever sa gloire !

JEHAN DES VILLES.

SUR DEUX TOMBES.

L'année dernière, le 8 juillet, deux petites filles, enfants de M. J. Bélanger d'Ottawa, se noyaient. L'anniversaire de ce triste accident a inspiré au père la touchante élogie qui suit :

L'angoisse a rétréci toutes les joies de mon âme, et la douleur a dévasté ma vie.....
(CHARLES SAINT-FOI.)

I.

Je vous vois encor, chaque nuit... en songe,
Enfants ; ce mensonge
M'entretient de vous, tout le jour qui suit
Cette douce nuit.....

Il me semble à l'ouvrage, auprès de votre mère,
Vous voir vous employer.....
Etudiant ainsi votre rôle éphémère
D'archanges du foyer.

Je vous vois partout, mes tendres amies,
Si tôt endormies
Pour l'éternité ! Partout je vous vois
Ainsi qu'autrefois.

Je revois cet instant — au retour de vos classes —
Où, vous livrant à moi,
Vous me fesiez jouir de vos chants pleins de grâces
Et d'amour et de foi !

Je crois vous tenir, parfois plus d'une heure,
Dans mes bras... je pleure ;
La Réalité, dessillant mes yeux,
Me montre les cieux....

Je vous revois alors sur cet affreux rivage
Où mon âme toujours
Me disait bas..... trop bas, mes enfants, qu'en bas âgé
Vous finiriez vos jours !

O pressentiment pénible à l'extrême.....
Fatigant problème,
La mort t'a résous par trop brusquement
Pour un cœur aimant !.....

Je ne vous verrai plus, ô colombes chéries,
Dont le ciel fut jaloux !
Je ne vous verrai plus... que dans mes rêveries
Et mes songes si doux !

Enfants, plaignez-moi ; mon sort est horrible !
O qu'elle est terrible
La main qui me force à ne vous voir plus
Qu'au sein des élus !

A présent, qui viendra rappeler l'espérance
Dans mon cœur par des chants ?
Et parfois de mon âme enlever la souffrance
Par quelques soins touchants ?

Je n'entendrai plus vos fervents cantiques,
Echos magnifiques
Des sacrés concerts des anges ravis,
Aux divins parvis !